

Vous aime.
 HORACE. Assurément.
 ARNOLPHE. Vous en viendrez à bout.
 HORACE. Je l'espère.
 ARNOLPHE. Le grès vous a mis en déroute ;
 Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE. Sans doute ;
 Et j'ai compris d'abord que mon homme était là,
 Qui, sans se faire voir, conduisait tout cela.
 Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
 C'est un autre incident que vous allez entendre ;
 Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté,
 Et qu'on n'attendait point de sa simplicité.
 Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :
 Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;
 Et souvent de nos moeurs l'absolu changement
 Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment
 De la nature en nous il force les obstacles,
 Et ses effets soudains ont de l'air des miracles ;
 D'un avare à l'instant il fait un libéral,
 Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
 Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
 Et donne de l'esprit à la plus innocente.
 Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès ;
 Car, tranchant avec moi par ces termes expres :
 « Retirez-vous, mon âme aux visites renonce ;
 Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse ; »
 Cette pierre, ou ce grès, dont vous vous étonniez,
 Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds ;
 Et j'admire de voir cette lettre ajustée
 Avec le sens des mots et la pierre jetée.
 D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
 L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
 Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
 Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?
 Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ?
 Eh ! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit ?
 Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
 A joué mon jaloux dans tout ce badinage ?
 Dites.

ARNOLPHE. Oui, fort plaisant.

HORACE. Riez-en donc un peu.
 (Arnolphe rit d'un air forcé.)

Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
 Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
 Comme si j'y voulais entrer par escalade ;
 Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
 Âme du dedans tous ses gens contre moi ;
 Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
 Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême !
 Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
 Dans un grand embarras jette ici mon amour,
 Je tiens cela plaisant autant qu'on saurait dire ;
 Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire ;
 Et vous n'en riez pas assez à mon avis.

ARNOLPHE (avec un ris forcé).

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.
 HORACE. Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
 Tout ce que son cœur sent sa main a su l'y mettre,
 Mais en termes touchants et tout pleins de bonté,
 De tendresse innocente et d'ingénuité,
 De la manière enfin que la pure nature
 Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE (bas, à part). Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert,
 Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE (lit).
 « Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenu dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. En vérité, je ne sais pas ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous ; que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, et qu'il ne les faut pas écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser : mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous ; et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde si vous me trompiez, et je pense que j'en mourrais de déplaisir. »

ARNOLPHE (à part).

Hon ! chienne !
 HORACE. Qu'avez-vous ?
 ARNOLPHE. Moi ? rien. C'est que je tousse.

HORACE. Avez-vous jamais vu d'expression plus douce ?
 ARNOLPHE. Malgré les soins mandits d'un injuste pouvoir,
 Un plus beau naturel se peut-il faire voir ?
 Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
 De gâter méchamment ce fond d'âme admirable ;
 D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
 Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?
 L'amour a commencé d'en déchirer le voile ;
 Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
 Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
 Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal...

ARNOLPHE. Adieu.

HORACE. Comment ! si vite ?

ARNOLPHE. Il m'est dans la pensée

Venu tout maintenant une affaire pressée.
 HORACE. Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
 Qui dans cette maison pourrait avoir accès ?
 J'en use sans scrupule ; et ce n'est pas merveille
 Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille.
 Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer ;
 Et servante et valet, que je viens de trouver,
 N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
 Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
 J'avais pour de tels coups certaine vieille en main,
 D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
 Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte :
 Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.
 Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?
 ARNOLPHE. Non, vraiment ; et sans moi vous en trouverez bien.

HORACE. Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Comme il faut devant lui que je me mortifie !
 Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
 Quoi ! pour une innocente un esprit si présent !
 Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
 Ou le diable à son âme a soufflé cette adresse.
 Enfin me voilà mort par ce funeste écrit.
 Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
 Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle ;
 Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
 Je souffre doublement dans le vol de son cœur ;
 Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
 J'enrage de trouver cette place usurpée,
 Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
 Je sais que, pour punir son amour libertin,
 Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
 Que je serais vengé d'elle par elle-même :
 Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
 Ciel ! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
 Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé ?
 Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse ;
 Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse ;
 Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
 Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
 Sot ! n'as-tu point de honte ? Ah ! je crève, j'enrage,
 Et je souffletterais mille fois mon visage.
 Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
 Quelle est sa contenance après un trait si noir.
 Ciel ! faites que mon front soit exempt de disgrâce ;
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
 Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
 La constance qu'on voit à de certaines gens !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARNOLPHE.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
 Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
 Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors

Qui du godelureau rompe tous les efforts.
 De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue !
 De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue ;
 Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
 On dirait, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
 Plus, en la regardant, je la voyais tranquille,
 Plus je sentais en moi s'échauffer une bile ;
 Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon cœur
 Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur
 J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle,
 Et cependant jamais je ne la vis si belle ;
 Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants ;
 Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants ;
 Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève
 Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.
 Quoi ! j'aurai dirigé son éducation
 Avec tant de tendresse et de précaution,
 Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
 Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,
 Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
 Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
 Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
 Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
 Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi !
 Non, parbleu ! non, parbleu ! Petit sot, mon ami,
 Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
 Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines ;
 Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II.

UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE. Ah ! le voilà. Bonjour. Me voici tout à point
 Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.
 ARNOLPHE (se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire).
 Comment faire ?

LE NOTAIRE. Il le faut dans la forme ordinaire.
 ARNOLPHE (se croyant seul). A mes précautions je veux songer de près.
 LE NOTAIRE. Je ne passerai rien contre vos intérêts.
 ARNOLPHE (se croyant seul). Il se faut garantir de toutes les surprises.
 LE NOTAIRE. Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.

Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
 Quitancer le contrat que vous n'avez reçu.
 ARNOLPHE (se croyant seul). J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
 Que de cet incident par la ville on ne cause.
 LE NOTAIRE. Eh bien ! il est aisé d'empêcher cet éclat,
 Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE (se croyant seul). Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?
 LE NOTAIRE. Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.
 ARNOLPHE (se croyant seul). Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.
 LE NOTAIRE. On peut avantager une femme en ce cas.
 ARNOLPHE (se croyant seul). Quel traitement lui faire en pareille aventure ?
 LE NOTAIRE. L'ordre est que le futur doit douer la future
 Du tiers de dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,
 Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE (se croyant seul).
 Si...
 (Il aperçoit le notaire.)

LE NOTAIRE. Pour le préciput, il les regarde ensemble.
 Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
 Douer la future.

ARNOLPHE. Eh !
 LE NOTAIRE. Il peut l'avantager
 Lorsqu'il l'aime beaucoup et qu'il veut l'obliger ;
 Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle,
 Qui demeure perdu par le trépas d'icelle ;
 Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs ;
 Ou coutumier, selon les différents vouloirs ;
 Ou par donation dans le contrat formelle,
 Qu'on fait ou pure et simple, ou qu'on fait mutuelle.

Pourquoi hausser le dos ? Est-ce qu'on parle en fat,
 Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat ?
 Qui me les apprendra ? personne, je présume.
 Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
 Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
 A moins que par un acte on n'y renonce exprès ?
 Sais-je pas que le tiers du bien de la future
 Entre en communauté pour...

ARNOLPHE. Qui, c'est chose sûre ;
 Vous savez tout cela : mais qui vous en dit moi ?
 LE NOTAIRE. Vous, qui me prétendez faire passer pour sot ;
 En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE. La peste soit de l'homme, et sa chienne de face !

Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.
 LE NOTAIRE. Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir ?
 ARNOLPHE. Oui, je vous ai mandé : mais la chose est remise,
 Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
 Voyez quel diable d'homme avec son entretien !
 LE NOTAIRE (seul). Je pense qu'il en tient, et je crois penser bien.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE (allant au devant d'Alain et de Georgette).
 M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître ?
 ALAIN. Oui.

LE NOTAIRE. J'ignore pour qui vous le pouvez connaître.
 Mais allez de ma part lui dire de ce pas
 Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE. Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN. Monsieur...
 ARNOLPHE. Approchez-vous ; vous êtes mes fidèles,
 Mes bons, mes vrais amis, et j'en sais des nouvelles.
 ALAIN. Le notaire...

ARNOLPHE. Laissons, c'est pour quelque autre jour.
 On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour ;
 Et quel affront pour vous, mes enfants, pourrait-ce être,
 Si l'on avait ôté l'honneur à votre maître !
 Vous n'oseriez après paraître en nul endroit ;
 Et chacun, vous voyant, vous montrerait au doigt.
 Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
 Il faut de votre part faire une telle garde,
 Que ce galant ne puisse, en aucune façon...

GEORGETTE. Vous nous avez tantôt montré notre leçon.
 ARNOLPHE. Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.
 ALAIN. Oh ! vraiment !...

GEORGETTE. Nous savons comme il faut s'en défendre.
 ARNOLPHE. S'il venait doucement : « Alain, mon pauvre cœur,
 Par un peu de secours soulage ma langueur... »
 ALAIN. Vous êtes un sot.

(A Georgette.)
 Bon. « Georgette, ma mignonne,
 Tu me parais si douce et si bonne personne... »
 GEORGETTE. Vous êtes un nigaud.

(A Alain.)
 Bon. « Quel mal trouves-tu
 Dans un dessein honnête et tout plein de vertu ? »
 ALAIN. Vous êtes un fripon.

(A Georgette.)
 Fort bien. « Ma mort est sûre
 Si tu ne prends pitié des pelnes que j'endure. »
 GEORGETTE. Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE. Fort bien.
 (A Alain.)
 « Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien ;
 Je sais quand on me sert en garder la mémoire ;
 Cependant par avance, Alain, voilà pour boire :
 Et voilà pour l'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous les deux la main et prennent l'argent.)
 Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
 Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
 C'est que je puisse voir votre belle maîtresse. »

GEORGETTE (le poussant).
 A d'autres.

ARNOLPHE. Bon cela.
 ALAIN (le poussant). Hors d'ici.
 ARNOLPHE. Bon. Mais tôt.

GEORGETTE (le poussant).
 ARNOLPHE. Bon. Holà ; c'est assez.

GEORGETTE. Fais-je pas comme il faut ?
 ALAIN. Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?
 ARNOLPHE. Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne fallait pas prendre.

GEORGETTE. Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.
 ALAIN. Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions ?
 ARNOLPHE. Point.

Suffit. Rentrez tous deux.
 ALAIN. Vous n'avez rien qu'à dire.
 ARNOLPHE. Non, vous dis-je ; rentrez, puisque je le désire.
 Je vous laisse l'argent. Allez. Je vous rejoins.

Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins :

SCÈNE V.

ARNOLPHE.

Je veux pour espion qui soit d'exacte vue
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir
Vendeuses de rubans, perruquiers, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantiers, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour.
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE. La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans ce balcon j'ai vu paraître Agnès,
Qui des arrières prochains prenait un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte :
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux,
Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire,
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyais pas,
Mais je l'ovais marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quel-quefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvait,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvait.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornait sa cheminée ;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque-cornu
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après vingt tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais déchargé sa colère,
Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre et moi de mon étui.
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage ;
C'était trop hasarder : mais je dois cette nuit
Dans sa chambre, un peu tard, m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connaître ;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami, je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre ;
Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait.
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII.

ARNOLPHE.

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer !
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence !
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents ;
Des disgrâces d'autrui profitant dans mon âme,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer du pair d'avec les autres fronts ;
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique ;
Et, comme si du sort il était arrêté

Que nul homme ici-bas n'en serait exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation
Pour me conduire en tout avec précaution ;
De tant d'autres maris j'aurais quitté la trace
Pour me trouver après dans la même disgrâce !
Ah ! bourreau de destin ! vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti ;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste ;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piège qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII.

CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE. Eh bien ! souperons-nous avant la promenade ?
ARNOLPHE. Non. Je jeûne ce soir.
CHRYSALDE. D'où vient cette bontade ?
ARNOLPHE. De grâce, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.
CHRYSALDE. Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas ?
ARNOLPHE. C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.
CHRYSALDE. Oh ! oh ! si brusquement ! quels chagrins sont les vôtres ?
Serait-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation ?
Je le jurerais presque, à voir votre visage.
ARNOLPHE. Quoi qu'il m'arrive, au moins, aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.
CHRYSALDE. C'est un étrange fait qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur.
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache,
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une âme bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher ?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aïlle former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi ?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du coquage
Se faire en galant homme une plus douce image ;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose.
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débouaïrés
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talents,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer la leur nez.
Ce procédé sans doute est tout à fait blâmable :
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête ;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoi qu'on en puisse dire, enfin, le coquage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage ;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.
ARNOLPHE. Après ce beau discours, toute la confrérie

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Traîtres, qu'avez-vous fait par cette violence ?

Doit un remerciement à votre seigneurie ;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.
CHRYSALDE. Je ne dis pas cela ; car c'est ce que je blâme ;
Mais, comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et d'une âme réduite
Corriger le hasard par la bonne conduite.
ARNOLPHE. C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.
CHRYSALDE. Vous pensez vous moquer, mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferais un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aïmassé pas mieux être ce que vous dites
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diabesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Preignent droit de traiter les gens du haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles ?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le coquage n'est que ce que l'on le fait ;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.
ARNOLPHE. Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter ;
Et, plutôt que subir une telle aventure...
CHRYSALDE. Mon Dieu ! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.
ARNOLPHE. Moi, je serai cocu ?
CHRYSALDE. Vous voilà bien malade !
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison
Ne feraient avec vous nulle comparaison.
ARNOLPHE. Et moi, je n'en voudrais avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune :
Brisons là, s'il vous plaît.
CHRYSALDE. Vous êtes en courroux !
Nous en saurons la cause. Adieu, sachez-le vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.
ARNOLPHE. Moi, je le jure encore, et je vais, de ce pas,
Contre cet accident trouver un bon remède.
(Il court heurter à sa porte.)

SCÈNE IX.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE. Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édié de votre affection ;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion ;
Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit :
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade ;
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon,
Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre,
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir ;
Saus me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Auriez-vous bien l'esprit de servir mon courroux ?
ALAIN. S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu, tout est à nous.
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.
GEORGETTE. La mienne, quoique aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.
ARNOLPHE. Rentrez donc ; et surtout gardez de babiller.
(Seul.) Voilà pour le prochain une leçon utile ;
Et, si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevaient le galant,
Le nombre des cocus ne serait pas si grand.



Traîtres, qu'avez-vous fait par cette violence ?

SCÈNE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE (à part). Il faut que j'aïlle un peu reconnaître qui c'est.
ARNOLPHE (se croyant seul).

(Heurté par Horace, qu'il ne reconnaît pas.)

Eût-on jamais prévu... ? Qui va là, s'il vous plaît ?

HORACE. C'est vous, seigneur Arnolphe ?

ARNOLPHE. Oui, mais vous ?

HORACE. C'est Horace.

Je m'en allais chez vous vous prier d'une grâce.

Vous sortez bien matin !
 ARNOLPHE (bas à part). Quelle confusion !
 Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?
 HORACE. J'étais, à dire vrai, dans une grande peine ;
 Et je bénis du ciel la bonté souveraine
 Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
 Je viens vous avertir que tout a réussi,
 Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
 Et par un incident qui devait tout détruire.
 Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
 Cette assignation qu'on m'avait su donner :
 Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
 J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paraître,
 Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
 M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas ;
 Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
 De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
 Ces gens-là, dont était, je pense, mon jaloux,
 Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups ;
 Et, comme la douleur, un assez long espace,
 M'a fait, sans remuer, demeurer sur la place,
 Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avaient assommé,
 Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
 J'entendais tout le bruit dans le profond silence.
 L'un l'autre ils s'accusaient de cette violence ;
 Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,
 Sont venus doucement tâter si j'étais mort.
 Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
 J'ai, d'un vrai trépassé, su tenir la figure.
 Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi,
 Et, comme je songeais à me retirer, moi,
 De cette feinte mort la jeune Agnès émue
 Avec empressement est devers moi venue ;
 Car les discours qu'entre eux ces gens avaient tenus
 Jusques à son oreille étaient d'abord venus,
 Et, pendant tout ce trouble, étant moins observée,
 Du logis aisément elle s'était sauvée ;
 Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
 Un transport difficile à bien représenter.
 Que vous dirai-je ! enfin cette aimable personne
 A suivi les conseils que son amour lui donne,
 N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
 Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
 Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
 Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
 Et quels fâcheux périls elle pourrait courir
 Si j'étais maintenant homme à la moins chérir.
 Mais d'un amour trop pur mon âme est embrasée,
 J'aimerais mieux mourir que la voir abusée ;
 Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
 Et rien ne m'en saurait séparer la mort.
 Je prévois, là-dessus l'emportement d'un père ;
 Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
 A des charmes si doux je me laisse emporter,
 Et dans la vie enfin il se faut contenter.
 Ce que je veux de vous sous un secret fidèle,
 C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle ;
 Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
 Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
 Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
 Et qu'on en pourrait faire une exacte poursuite,
 Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
 Donne avec un jeune homme un étrange soupçon ;
 Et, comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
 Que j'ai fait de mes feux entière confiance,
 C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
 Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE. Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.
 HORACE. Vous voulez bien me rendre un si charmant office ?
 ARNOLPHE. Très-volontiers, vous dis-je ; et je me sens ravi
 De cette occasion que j'ai de vous servir.
 Je rends grâce au ciel de ce qu'il me l'envoie,
 Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.
 HORACE. Que je suis redevable à toutes vos bontés !
 J'avais de votre part craint des difficultés :
 Mais vous êtes du monde ; et, dans votre sagesse,
 Vous savez excuser les feux de la jeunesse.
 Un de mes gens la garde au coin de ce détour.
 ARNOLPHE. Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu jour.
 Si je la prends ici l'on me verra peut-être ;
 Et s'il faut que chez moi vous veniez à paraître,
 Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
 Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
 Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.
 HORACE. Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.

Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
 Et chez moi, sans éclat, je retourne soudain.
 ARNOLPHE (seul). Ah ! fortune, ce trait d'aventure propice
 Répare tous les maux que m'a faits ton caprice.
 (Il s'enveloppe le nez dans son manteau.)

SCÈNE III.

AGNÈS, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE (à Agnès). Ne soyez point en peine où je vais vous mener ;
 C'est un logement sûr que je vous fais donner.
 Vous loger avec moi ce serait tout détruire ;
 Entrez dans cette porte et laissez-vous conduire.
 (Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le connaisse.)

AGNÈS (à Horace). Pourquoi me quittez-vous ?
 HORACE. Chère Agnès, il le faut.
 AGNÈS. Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.
 HORACE. J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.
 AGNÈS. Quand je ne vous vois point je ne suis point joyeuse.
 HORACE. Hors de votre présence on me voit triste aussi.
 AGNÈS. Hélas ! s'il était vrai, vous resteriez ici.
 HORACE. Quoi ! vous pourriez douter de mon amour extrême !
 AGNÈS. Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime.
 (Arnolphe la tire). Ah ! l'on me tire trop.
 HORACE. C'est qu'il est dangereux,
 Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux ;
 Et ce parfait ami de qui la main vous presse
 Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS. Mais suivre un inconnu que...
 HORACE. N'appréhendez rien.
 Entre de telles mains vous ne serez que bien.
 AGNÈS. Je me trouverais mieux entre celles d'Horace,
 (A Arnolphe, qui la retire encore.)
 Et j'aurais... Attendez,
 HORACE. Adieu. Le jour me chasse.
 AGNÈS. Quand vous verrai-je donc ?
 HORACE. Bientôt, assurément.
 AGNÈS. Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment !
 HORACE (en s'en allant).
 Grâce au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence,
 Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV.

ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE (caché dans son manteau, et déguisant sa voix).
 Venez, ce n'est pas là que je vous logerai.
 Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
 Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
 (Se faisant connaître.)
 Me connaissez-vous ?
 AGNÈS. Hai !
 ARNOLPHE. Mon visage, friponne,
 Dans cette occasion rend vos sens effrayés ;
 Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez ;
 Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.
 (Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)
 N'appellez point des yeux le galant à votre aide ;
 Il est trop éloigné pour vous donner secours.
 Ah ! ah ! si jeune encor, vous jouez de ces tours !
 Votre simplicité, qui semble sans pareille,
 Demande si l'on fait les enfants par l'oreille,
 Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
 Et pour suivre un galant vous évader sans bruit !
 Tudieu ! comme avec lui votre langue cajole !
 Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école !
 Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
 Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
 Et ce galant, la nuit, vous a donc enbardie ?
 Ah ! coquine, en venir à cette perfidie !
 Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein !
 Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
 Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate,
 Cherche à faire du mal à celui qui le flatte !
 AGNÈS. Pourquoi me criez-vous ?
 ARNOLPHE. J'ai grand tort, en effet !
 AGNÈS. Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.
 ARNOLPHE. Suivre un galant n'est pas une action infâme ?
 AGNÈS. C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme ;
 J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
 Qu'il se faut marier pour ôter le péché.
 ARNOLPHE. Oui. Mais pour femme, moi, je prétendais vous prendre ;
 Et je vous l'avais fait, me semble, assez entendre.

AGNÈS. Oui. Mais, à vous parler franchement, entre nous,
 Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
 Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
 Et vos discours en font une image terrible ;
 Mais, las ! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
 Que de se marier il donne des desirs.
 ARNOLPHE. Ah ! c'est que vous l'aimez, traitresse !
 AGNÈS. Oui, je l'aime.
 ARNOLPHE. Et vous avez le front de le dire à moi-même !
 AGNÈS. Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas ?
 ARNOLPHE. Le deviez-vous aimer, impertinente ?
 AGNÈS. Hélas !
 Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause,
 Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.
 ARNOLPHE. Mais il fallait chasser cet amoureux désir.
 AGNÈS. Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ?
 ARNOLPHE. Et ne savez-vous pas que c'était me déplaire ?
 AGNÈS. Moi ? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire ?
 ARNOLPHE. Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui !
 Vous ne m'aimez donc pas à ce compte ?
 AGNÈS. Vous ?
 ARNOLPHE. Oui.
 AGNÈS. Hélas, non !
 ARNOLPHE. Comment, non !
 AGNÈS. Voulez-vous que je mente ?
 ARNOLPHE. Pourquoi ne m'aimez pas, madame l'impudente ?
 AGNÈS. Mon Dieu ! ce n'est pas moi que vous devez blâmer :
 Que ne vous êtes-vous, comme lui fait aimer ?
 Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.
 ARNOLPHE. Je m'y suis efforcé de toute ma puissance ;
 Mais les soins que j'ai pris je les ai perdus tous.
 AGNÈS. Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous ;
 Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.
 ARNOLPHE (à part). Voyez comme raisonne et répond la vilaine !
 Peste ! une précieuse en dirait-elle plus ?
 Ah ! je l'ai mal connue, ou, ma foi, là-dessus
 Une sottise en sait plus que le plus habile homme.
 (A Agnès.) Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,
 La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
 Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ?
 AGNÈS. Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double.
 ARNOLPHE (bas, à part). Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
 (Haut.) Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
 Les obligations que vous pouvez m'avoir ?
 AGNÈS. Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.
 ARNOLPHE. N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance ?
 AGNÈS. Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
 Et m'avez fait en tout instruire joliment !
 Croit-on que je me flatte, et qu'enfin dans ma tête
 Je ne juge pas bien que je suis une bête ?
 Moi-même j'en ai honte : et, dans l'âge où je suis,
 Je ne veux plus passer pour sottise, si je puis.
 ARNOLPHE. Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
 Apprendre du blondin quelque chose ?
 AGNÈS. Sans doute.
 C'est de lui que je sais ce que je peux savoir ;
 Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.
 ARNOLPHE. Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmandade
 Ma main de ce discours ne venge la bravade.
 J'enrage quand je vois sa piquante froideur ;
 Et quelques coups de poing satisfieraient mon cœur.
 AGNÈS. Hélas ! vous le pouvez si cela vous peut plaire.
 ARNOLPHE (à part). Ce mot, et ce regard désarme ma colère,
 Et produit un retour de tendresse de cœur
 Qui de son action efface la noirceur.
 Chose étrange d'aimer ! et que pour ces traitresses
 Les hommes soient sujets à de telles faiblesses !
 Tout le monde connaît leur imperfection :
 Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscretion ;
 Leur esprit est méchant et leur âme fragile ;
 Il n'est rien de plus faible et de plus imbecile,
 Rien de plus infidèle : et malgré tout cela
 Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
 (A Agnès.) Eh bien ! faisons la paix. Va, petite traitresse,
 Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse ;
 Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
 Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.
 AGNÈS. Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire ;
 Que me coûterait-il, si je le pouvais faire ?
 ARNOLPHE. Mon pauvre petit cœur, tu le peux si tu veux.
 Ecoute seulement ce soupir amoureux,
 Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
 Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
 C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
 Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.

Ta forte passion est d'être brave et leste,
 Tu le seras toujours, va. Je te le proteste ;
 Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
 Je te bouchonnerai, baisera, mangerai ;
 Tout comme tu voudras tu pourras te conduire ;
 Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.
 (Bas, à part.) Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !
 (Haut.) Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier.
 Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
 Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?
 Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
 Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux,
 Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.
 AGNÈS. Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'âme,
 Horace avec deux mots en ferait plus que vous.
 ARNOLPHE. Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
 Je suivrai mon dessein, bête trop indocile,
 Et vous dénicherai à l'instant de la ville.
 Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout ;
 Mais un cul de couvent me vengera de tout.

SCÈNE V.

ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN. Je ne sais ce que c'est, monsieur ; mais il me semble
 Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.
 ARNOLPHE. La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.
 (A part.) Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher ;
 Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
 Je vais, pour lui donner une sûre demeure,
 Trouver une voiture. (A Alain.) Enfermez-vous des mieux,
 Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.
 (Seul.) Peut-être que son âme, étant dépaycée,
 Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE. Ah ! je viens vous trouver accablé de douleur.
 Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur,
 Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
 On me veut arracher de la beauté que j'aime.
 Pour arriver ici mon père a pris le frais,
 J'ai trouvé qu'il mettait pied à terre ici près :
 Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
 Qui, comme je disais, ne m'était pas connue,
 C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
 Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
 Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
 S'il pouvait m'arriver un contre-temps plus rude,
 Cet Enrique dont hier je m'informais à vous
 Cause tout le malheur dont je ressens les coups :
 Il vient avec mon père achever ma ruine,
 Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
 J'ai des leurs premiers mots pensé m'évanouir :
 Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
 Mon père, ayant parlé de vous rendre visite,
 L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
 De grâce, gardez-vous de lui rien découvrir
 De mon engagement, qui le pourrait aigrir ;
 Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,
 De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE. Oui-dà.
 HORACE. Conseillez-lui de différer un peu.
 Et rendez en ami ce service à mon feu.
 ARNOLPHE. Je n'y manquerai pas.
 HORACE. C'est en vous que j'espère.
 ARNOLPHE. Fort bien.
 HORACE. Et je vous tiens mon véritable père.
 Dites-lui que mon âge... Ah ! je le vois venir.
 Ecoutez les raisons que je puis vous fournir.

SCÈNE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

(Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre, et parlent bas ensemble.)
 ENRIQUE (à Chrysalde). Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paraître,
 Quand on ne m'eût rien dit, j'aurais su votre connaitre.
 J'ai reconnu les traits de cette aimable sœur
 Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur ;
 Et je serais heureux si la Parque cruelle